

CHRONIQUE DES ENVAHISSEURS...

Cinquante ans de J.O.C.

4ème partie: PREMIERS PRECURSEURS «LIBERAUX»: LE GROUPE LAMENNAIS.

Beaucoup de nos idées sont en germe chez La Mennais, Montalembert, Lacordaire et l'école de Bouchez.
Albert de MUN (78)

Celui que certains naïfs, vrais ou faux, considèrent comme un défenseur du «peuple», Félicité de La Mennais (*) - qui, sur la fin de ses jours, récusera sa particule et écrira son patronyme en un seul mot - est avant tout un des plus solides piliers sur lesquels s'appuie le cléricisme moderne: «*La proclamation de l'infaillibilité pontificale, la chute du pouvoir temporel des Papes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le triomphe de la démocratie, son accord avec l'Eglise et, sous d'autres noms, jusqu'à l'Action catholique de Pie XI, La Mennais a tout annoncé: il a labouré d'un soc impérieux le vieux champ du catholicisme; il en a retourné tout l'humus; et les générations ont récolté une moisson inconnue*» (79).

LE PETIT BIGOT

Né à Saint-Malo en 1782, son enfance et son adolescence ne présageaient pas qu'on allait, quelque temps, voir en lui «*un Père de l'Eglise*» (80). Sa mère mourut quand il n'avait que cinq ans et son père «*pensait plus à ses affaires qu'à la religion*» (81). Ses années de jeunesse sont mal connues. On le prétend déiste à la Rousseau (82) quand, en 1904, il fait sa première communion à l'âge de 22 ans.

Son éducation aura été tiraillée entre plusieurs prêtres - dont son frère aîné Jean - et un oncle qui laissait à sa disposition une bibliothèque allant de Platon à Voltaire. S'intéressant aussi aux sciences et aux mathématiques, qu'il enseignera plus tard à Saint-Malo, il semblait alors loin des heures entières passées à genoux «*devant des statues de la Sainte-Vierge*» lors de sa tendre enfance, au point «*que ses camarades l'avaient surnommé le petit bigot*» (83).

C'est sans doute principalement l'influence de son frère Jean - avec lequel il publia en 1808 des *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le XVIIIème siècle et sur la situation actuelle* - qui le ramena à la religion catholique et le poussa vers le mysticisme. Après avoir hésité plusieurs années, et même envisagé d'entrer chez les Jésuites, il fut ordonné prêtre en 1815.

A cette époque, reprenant les doctrines théocratiques du Moyen Age, il était ultramontain, partisan farouche de la suprématie du pape et disait des peuples qu'ils «*sont ce qu'on les fait, criminels ou vertueux, paisibles ou remueurs, religieux ou incrédules, au gré de ceux qui les conduisent*» (82). Il

(*) Voir *L'Anarcho-Syndicaliste* n°29 à 31 (décembre 79 à avril 79).

(78) Albert de Mun in Rops. op. cit., 645.

(79) Dansette. op. cit., 291. (80) Ibid., 295.

(81) Louis Le Guillou, *L'évolution de la pensée religieuse de Félicité Lamennais*, Armand Colin, Paris 1965, 6.

(82) Dansette, op. cit., 292.

(83) Le Guillou. op. cit., 5.

mettait son talent à défendre les idées du parti ultra-royaliste selon lesquelles «...le roi très chrétien se devait (...) de mettre l'Etat au service de l'Eglise. Ce faisant il assurerait à son trône la protection divine et l'appui sans réserve d'un clergé qui saurait diriger les masses. L'union du Trône et de l'Autel referait une France chrétienne en même temps qu'une France monarchique» (84).

Mais, plus idéaliste - volontariste - que politique, il ne s'inquiétait pas des limites «du terrain de jeu» et en 1826 son essai sur *La Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* sera condamné par les royalistes et lui vaudra des poursuites et une amende de 30 francs.

Le coût du premier accroc. Seulement son tempérament n'est pas de plier. Un de ses anciens disciples, Gerbet - qui avait adopté avec enthousiasme son traditionalisme (85) - le décrira plus tard ainsi: «Il a été tour à tour monarchique comme M. de Bonald et la Chambre de 1815, bourbonien comme M. de Chateaubriand, ultra-royaliste comme le Drapeau Blanc, ligueur comme le duc de Guise, et démocrate comme Carrel. Il n'y a pas, sur le terrain des questions sociales, une pierre solide ou un vain tas de poussière sur lequel il ne soit monté successivement en criant à haute voix: "Voici le fondement du monde!" Et, chaque fois, c'était la même confiance dans son opinion, le même ton tranchant, le même mépris pour ses adversaires assez stupides ou assez vils pour ne pas répéter avec lui: "Voilà le fondement du monde!"» (86).

DES INSTRUMENTS D'ACTION

Ce ne sont là que péripéties subalternes, Lamennais a une vision du monde fondée sur Dieu et, par une de ces logiques incohérentes prisées par tous les illuminés, tout le reste en découle: «Tout rapport entre les êtres dérive nécessairement de leur nature... donc les rapports entre Dieu et l'homme dérivent de la nature de l'homme et de celle de Dieu. Ces rapports constituent ce que j'appelle la religion. Mais de lui-même l'homme ne connaît ni la nature de Dieu ni sa propre nature, l'une et l'autre éternellement inexplicables à sa raison. Donc l'homme ne pouvait de lui-même découvrir la vraie religion. Donc il fallait que Dieu suppléât à son impuissance... Donc il n'est pas de vraie religion ou cette religion est révélée...» (87).

Au fait, quel est l'âge du capitaine?

Peu importe, pour l'instant c'est lui le capitaine: «En même temps qu'il édifie un monument doctrinal, La Mennais, dont la dictature spirituelle commence à s'exercer sur le jeune clergé, a groupé une élite de disciples et formé des instruments d'action. La Congrégation de Saint-Pierre est fondée en 1828; elle doit être la Compagnie de Jésus de l'ère contemporaine qui éduquera le monde par la plume et la parole» (88).

Cependant l'alliance du Trône et de l'Autel servait surtout le Trône, donc le gallicanisme, alors que Lamennais voulait qu'elle servît d'abord l'Autel, c'est-à-dire la papauté. Ne pouvant utiliser l'Etat pour établir le totalitarisme clérical, il prend un virage à cent-quatre-vingts degrés et enfourche le cheval de la «liberté». Les mystiques n'en sont jamais à une contradiction près.

Bien que voyant dans la révolution de 1830 la vérification de ses «prophéties». Lamennais prit ses distances avec le nouveau régime car «il n'avait pas travaillé à jeter bas ceux qui voulaient Dieu sans la liberté pour appuyer maintenant ceux qui prônaient la liberté sans Dieu» (89).

(84) *Nouvelle histoire de l'Eglise*, t.IV, 2ème partie, G. de Bertier de Sauvigny, *La Restauration (1800-1949)*, Seuil, Paris 1966, 322.

(85) *Ibid.*, 412.

(86) Pierre Harispe, *Lamennais et Gerbet*, Rombaldi, Paris 1909, 2.

(87) Le Guillou. *op. cit.*, 7.

(88) Dansette, *op. cit.*, 293.

(89) Rops, *op. cit.*, 367.

Ce fut la fuite en avant dans l'équipée de *L'Avenir* dont un mémorialiste écrira au début de la troisième république: «*Qui ne se souvient (...) de ce groupe de quelques jeunes hommes rassemblés au lendemain d'une révolution (...) autour d'un prêtre de violent génie, pour relever la religion catholique par la liberté, pour la dégager de toutes les solidarités absolutistes*» (90).

Et si Henri Heine, pour avoir assisté lors de la révolution de juillet aux violences anticléricales qui l'accompagnèrent, commit l'erreur de croire que la religion était morte en France (91), il ne se trompa par contre pas sur «*les cafards déguisés qui prétendaient porter le bonnet rouge alors qu'en fait sur leur tête on ne voyait que la pourpre calotte du prélat*» (92).

Mais les solutions logiques dans l'abstrait ne sont pas forcément immédiatement réalisables. Rénover l'Eglise - c'est-à-dire transformer les apparences, l'habillement, sans modifier les fondements, le noyau irrationnel et clérical - ne pouvait se faire du jour au lendemain, même par décret d'un visionnaire plus ou moins génial. Les premiers à se porter aux créneaux sont habituellement aussi les premiers à devoir être enterrés. Lamennais en fit l'expérience douloureuse.

Certes pour ne pas perdre, déjà, la clientèle des peuples d'Amérique latine l'Eglise apprenait à composer, malgré les rois très chrétiens d'Espagne et du Portugal, avec les nouveaux régimes issus de cette première décolonisation où le clergé, déjà, jouait au «*révolutionnaire*»: il y eut des prêtres locaux fusillés par l'occupant.

Mais l'Amérique latine était encore à plusieurs semaines de voiles. La «*liberté*», en Europe, c'était aussi les revendications des territoires possédés par le pape, c'était surtout le contraire de l'équilibre politique établi par la Sainte Alliance et soutenu par l'Eglise.

UN PELERINAGE MAL RECOMPENSE

Pour répondre aux attaques, Lamennais, mal conseillé par Lacordaire qui le reconnaîtra plus tard, joua naïvement à quitte ou double. Il suspendit la publication de «*L'Avenir*» le 15 novembre 1831 et partit pour Rome quelques jours plus tard en compagnie de Lacordaire et Montalembert. Les diplomates de Louis-Philippe prirent les devants grâce au télégraphe et le représentant français à Rome put transmettre à son gouvernement, après avoir rencontré Grégoire XVI, que celui-ci «*n'est point encore décidé à admettre les voyageurs en sa présence. Quoiqu'il en soit, je doute qu'ils aient lieu de s'applaudir de leur voyage*» (93). Metternich se mit aussi de la partie.

Arrivés à Rome début janvier 32, ils n'obtinent une audience que trois mois plus tard. Elle dura un quart d'heure et les raisons du voyage n'y furent pas abordées. Le 15 août, dans *Mirari Vos*, Grégoire XVI condamnait implicitement les idées du groupe Lamennais dont - avec un humour que l'auteur très applaudi de *l'Essai sur l'indifférence* ne goûta sans doute pas - il trouvait la source dans l'indifférentisme: «*De cette source empoisonnée de l'indifférentisme, découle cette maxime fautive et absurde, ou plutôt ce délire: qu'on doit procurer et garantir à chacun la liberté de conscience, erreur des plus contagieuses, à laquelle aplanit la voie cette liberté absolue et sans frein des opinions qui, pour la ruine de l'Eglise et de l'Etat, va se répandant de toutes parts, et que certains hommes, par excès d'imprudence, ne craignent pas de représenter comme avantageuse à la religion. Eh! quelle mort plus funeste pour les âmes, que la liberté de l'erreur! disait Saint Augustin*» (94).

Ce brave pape y ajouta quelques rappels historiques édifiants concernant la liberté d'imprimer: «*Mais bien différente a été la discipline de l'Eglise pour l'extinction des mauvais livres, dès l'âge même des Apôtres. Nous lisons, en effet, qu'ils ont brûlé publiquement une grande quantité de livres*» (95). Sont-ils à ce point ignorants de leurs origines ces boys-scouts de la JOC, et autres «*chrétiens pour le socialisme*», qui s'étonnent que nous leur fassions la gueule quand ils parlent de revenir au christianisme des premiers temps?

(90) Ch. de Mazade, *Portraits d'histoire morale et politique du temps*, Plon, Paris 1875, 124.

(91) Rops. op. cit., 348. (92) Ibid., 371.

(93) Le Guillou, op. cit., 152.

(94) Grégoire XVI, Encyclique *Mirari Vos* (15 août 1838), in Michon, op. cit., 69-70. (95) Ibid., 71.

Sans doute, comme Lamennais et ses disciples, ne retiennent-ils du *Nouveau Testament* que ce qui leur plaît, oubliant ingénument (ou... diaboliquement) par exemple: «*A cause du Seigneur, soyez soumis à toute institution humaine, soit au roi comme souverain, soit aux gouverneurs comme envoyés par lui pour punir ceux qui font le mal et louer ceux qui font le bien*» (96).

Quoi qu'il en soit le défenseur fanatique de l'infaillibilité pontificale fut condamné par le pape. Sur le coup il se soumit par écrit, mais au fil des mois certains de ses correspondants peu discrets laissèrent entendre que... Alors Grégoire XVI exigea une nouvelle soumission écrite.

Lamennais la signa le 11 décembre 1833. «*Le même jour, Gerbet en faisait autant et la plupart des autres disciples aussi*» (97). Lacordaire s'était éloigné un an plus tôt.

Or c'est dans le courant de 1833 que Lamennais écrivit *Paroles d'un croyant* qui était sans doute sous presse en décembre et sortit en librairie fin avril 34. Montalembert, qui désapprouvait cette publication, analysait clairement comment l'acte serait perçu: «*Il n'y a pas un libéral qui ne rie sous cape de ce qu'ils appelleront avec une grande apparence de raison un véritable jésuitisme. Tout le monde vous accusera soit de mauvaise foi, soit d'une incroyable légèreté*» (98).

Grégoire XVI répondit le 7 juillet 34 par l'encyclique *Singulari Nos*. Même si la condamnation, une fois de plus, n'est qu'implicite puisque Lamennais n'est pas nommé, politiquement il ne reste qu'une alternative: rupture totale ou soumission totale. Ce fut la rupture.

LA GRAINE SEMÉE

N'épiloguons pas sur *Paroles d'un croyant*. L'ouvrage eut un grand succès. On raconte qu'il enthousiasma les typographes qui le composaient. J'avoue détester cette littérature ampoulée de pleureuse pour une révolte christophile.

Lamennais publiera ensuite *Le livre du peuple* en 1837 où il prophétisait qu'un «*nouvel ordre viendra à l'existence, informé par l'Évangile et l'enseignement du Christ. Les peuples puiseront la vie dans le Logos divin. Et Lamennais de laisser entrevoir le futur royaume de Dieu, universel, la Cité des fins, excluant tout rapport de maître à esclave*» (99).

Puis en 39 ce fut *L'esclavage moderne* et en 41 *Du passé et de l'avenir du peuple* où il lançait cet appel: «*Prolétaires, hommes du peuple, croyez et votre foi vous sauvera*» (100)... tout en leur faisant une belle jambe.

Que peut-on trouver de positif pour le mouvement ouvrier dans ces calembredaines réactionnaires? Tout au plus des bons sentiments qui débouchent logiquement sur la démocratie chrétienne.

Lamennais avait rompu avec l'Église et se fit enterrer civilement, mais l'essentiel de son œuvre réside dans les services à long terme qu'il a rendus au cléricisme: «*Le rôle qu'il joua ne saurait être méconnu sans injustice; rôle de ferment, rôle aussi d'avant-garde sacrifiée. Ses disciples, qu'il n'essaya pas une seule fois d'entraîner dans son schisme, ne lui durent-ils pas, pour beaucoup, ce qui, par la suite, séparés de lui, les rendit efficaces? Ce fut lui qui prépara les voies à une organisation des catholiques en dehors des partis, formule que notre temps a consacrée; (...) ce fut lui encore qui rétablit, entre le christianisme et le peuple, un climat de confiance, radicalement opposé à celui de haine qui s'était manifesté en 1830*» (101).

«*Les tribulations de Lamennais (...) portèrent indirectement leur fruit, montrant que l'œuvre du*

(96) I Pierre, 2-17.

(97) Le Guillou, op. cit., 186.

(98) Ibid., 194.

(99) Jacqueline Russ. Pour connaître la pensée des précurseurs de Marx, Bordas, Paris 1973, 124.

(100) Le Guillou, op. cit., 397.

(101) Rops, op. cit., 384-385.

redressement des études ecclésiastiques ne pourrait réussir que sous la protection et la direction effective de la hiérarchie» (102).

La graine semée par Lamennais «Léon XIII lui-même semble s'en être inspiré lorsqu'il a voulu affranchir les catholiques français de leur sujétion aux régimes déchus» (103).

Si la plupart des disciples continuèrent efficacement leur chemin dans l'intérêt de l'Eglise, le plus beau fleuron de l'équipe fut certainement Lacordaire auquel nous devons la restauration en France de l'ordre des dominicains, et dont un des objectifs fut «de chercher à laver devant le siècle son ancêtre Saint Dominique du reproche d'avoir été le fondateur, l'instrument de l'inquisition» (104). Mais tous les parfums de l'Arabie...

UN RHAPSODE BAVARD

Lamennais était-il socialiste? Certains l'ont prétendu. Cabet crut même un moment, après la publication du *Livre du Peuple*, qu'il était communiste.

Pourtant, malgré ses diatribes contre les possédants, «loin d'être l'ennemi du peuple, la bourgeoisie est considérée par lui comme son complément indispensable» (105).

Quant au socialisme, il s'en explique dans un article du *Peuple constituant* du 27 avril 1848. Si le socialisme est la négation de la propriété (et de la famille), il n'est pas socialiste. Par contre: «Si l'on entend par socialisme, d'un côté, le principe d'association admis comme un des fondements principaux de l'ordre qui doit s'établir; et d'un autre côté la ferme croyance que, sous les conditions immuables de la vie elle-même, de la vie physique et morale, cet ordre constituera une société nouvelle, à laquelle rien ne sera comparable, dans le passé, oui nous sommes socialistes et plus que ce soit, on le verra bien» (106). Des mots! des mots! des mots!

Le socialisme maintenant la propriété privée des moyens de production et d'échange, c'est quoi à votre avis?

Dis-moi qui tu n'aimes pas, je te dirai qui tu es. Je n'aime pas ce personnage de curé mal défroqué auquel on a cru devoir consacrer une notice dans le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* (107). Il est vrai que ce dernier est publié par les *Editions ouvrières* qui dépendent de la J.O.C. Ceci explique cela.

Car c'est une erreur de croire que les ennemis de nos ennemis sont évidemment nos amis. La tyrannie sanglante du shah d'Iran a été renversée par Khomeiny qui la remplace par une république théocratique, donc ultra-réactionnaire. Nous vomissons les deux. Qu'importe que le second semble avoir l'appui populaire: les S.A. nazies de Roehm étaient, dans leur majorité, composées d'éléments populaires. L'appartenance de fait à la classe exploitée n'implique pas le développement automatique de la conscience de classe. Sinon l'idéologie dominante n'aurait pas de raison d'être.

Il doit être vrai que certains indices ne trompent pas. En effet Proudhon et Lamennais, qui se retrouvèrent (un moment en compagnie de Lacordaire) sur les travées de l'assemblée constituante de 1848, entretenaient des relations plutôt conflictuelles. Le second disait du premier que c'était «un homme qui faisait le mal» (108). Proudhon lui rendant délicieusement la monnaie de sa pièce en le traitant de «rhapsode bavard» (108). C'est bien mieux comme cela, c'est plus clair.

(102) de Sauvigny, op. cit., 422.

(103) Harispe, op. cit., 31.

(104) de Mazade, op. cit., 109.

(105) Le Guillou, op. cit., 393.

(106) Ibid., 390.

(107) Maitron et coll., op. cit., t.II, 424-426.

(108) Maxime Leroy, *Histoire des idées sociales en France*, t.II, *De Babeuf à Tocqueville*, Gallimard, Paris 1950, 444.

Derrière les attrape-gogos, il faut s'intéresser aux dessous des cartes: «*On a laissé au libéralisme catholique le rôle éclatant et populaire; les hommes de ce camp ont des victoires personnelles de talent, de caractère, ils ont gagné dans l'opinion, et pendant ce temps l'absolutisme religieux poursuit sa marche*» (109). Ces dernières lignes datent d'un siècle et depuis le mal a considérablement empiré sous sa forme la plus insidieuse: plus le malade est atteint, plus il croit que la guérison approche. Le docteur Knock-Lamennais n'y est pas pour rien.

Marc PREVOTEL.

Prochain article: *V- Précurseurs intégristes.*

(109) de Mazade, op. cit., 171.